

le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.....	6 fr.
Six mois.....	3 fr.
Trois mois.....	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an.....	8 fr.
Six mois.....	4 fr.
Trois mois.....	2 fr.

Contre la Barbarie

Ferrer, Durand, Sasonoff, Kotoku ! Les bourreaux eux-mêmes créent l'Internationale rouge !

Le Japon manquait jusqu'ici à ce concert. On avait vu agréablement, si antimilitariste qu'on puisse être, les petits hommes jaunes d'Extrême-Orient administrer de formidables réclées aux troupeaux cosaques du Petit Pérou fouetteur, pendeur et tapeur. Victorieux dans les plaines de la Mandchourie, le tsarisme eût pesé d'un poids formidable sur les destinées à la fois de l'Europe et de l'Asie. Vaincu, il demeurait avec la révolution attachée à son flanc comme une flèche.

Quant au Japon, on pouvait presque regretter pour lui-même sa victoire. C'était l'essor d'un pays rénové et bouillonnant d'énergies dans les voies d'un militarisme et d'un patriosme effrénés, avec un prestige immense venant pour longtemps fortifier le pouvoir absolu, sauf la forme de son gouvernement. Phase d'évolution nécessaire, nous dit-on : c'est possible, mais qui n'en est pas moins douloureuse.

Et les gouvernements japonais n'ont point tardé à en donner la preuve. Tandis que le développement industriel du pays, de plus en plus entraîné dans la « civilisation » capitaliste (dix mille usines et fabriques, trois cent mille ouvriers, sept cent mille ouvrières) commençait à créer un noyau de prolétariat ouvert aux idées de transformation sociale, le gouvernement, ce frère sien du capital, augmentait sa force d'oppression. A un ministère relativement libéral, succédait celui du baron Katsura, élevé en Allemagne et imbue du vieil esprit bismarckien. Ce junker, égaré dans l'empire du Soleil Levant, semble avoir décidé purement et simplement la suppression de tout élément de propagande révolutionnaire et d'opposition sérieuse.

Dire que le peuple japonais pourrait vivre sans mikados, cela équivaut évidemment pour le premier ministre à un attentat matériel perpétré contre son impérial maître Mutsu-Hito !

Et voilà pourquoi Denjiro Kotoku, connu surtout comme lettré, écrivain et traducteur d'œuvres sociologiques, se trouve aujourd'hui marqué pour la mort tout comme sa vaillante compagnie Mme Kano, et vingt-quatre de nos frères japonais, courageuse élite d'avant-garde ! Voilà pourquoi les avocats Homai et Uzawa ont été menacés de mort s'ils entreprenaient de défendre les accusés, des anarchistes n'ayant pas le droit au Japon plus qu'en Espagne, à ce qu'il semble, d'être jugés avec les mêmes garanties que d'autres inculpés !

Ce serait à se demander si ce n'est point Alphonse XIII ou Nicolas II qui règne à Tokio sous le nom de Mutsu-Hito !

Malgré tout, espérons encore que le despote japonais sera plus intelligent, sinon plus humain que ses deux frères, les dégénérés de Madrid et de Saint-Pétersbourg. Personnellement, il ne passe point pour être aussi stupidement féroce que les abjects jurés de Rouen — des Blancs et des Français, s'il vous plaît — qui pour crime de discours, ont condamné Durand à la peine de mort.

Et le baron Katsura, lui-même, qui est allé s'européaniser en Prusse, pourra se rappeler pour le méditer ce proverbe allemand : « A force de peindre le diable sur les murs, on finit par le voir apparaître. »

Que tous les amis de la liberté et de l'humanité, en quelque pays qu'ils se trouvent joignent donc — et d'urgence — leurs protestations et leurs efforts à ceux de nos frères des Etats-Unis et d'Angleterre qui ont donné le signal de cette campagne. Il n'en est que temps si l'on veut arracher à la mort de nouveaux martyrs et affirmer l'union mondiale des humains non plus dans le deuil mais dans la délivrance !

Ch. Malato.

La barbarie japonaise

Un peu de lumière se fait enfin sur la tragique affaire de Tokio. Voici d'abord quelques passages édifiants de l'article publié par nos amis de New-York, dans le dernier numéro de *Mother Earth* :

Décrivant les conditions du travail des ouvriers et ouvrières japonais dans une revue de Tokio, *Shin Kōron*, le docteur Kudō, membre de la Chambre des pairs, avouait que le traitement auquel sont soumis les enfants employés dans les usines est un outrage aux sentiments d'humanité.

Les manufactures et ateliers emploient, au Japon, un million environ de travailleurs, dont sept cent mille femmes ! Comme aucune limite d'âge n'est fixée par la loi, dix pour cent des femmes ont moins de quatorze ans ! Vingt pour cent de ces jeunes filles employées dans la plupart des manufactures et un pour cent de celles qui travaillent dans les verreries et les manufactures de tabac, ont moins de dix ans ! Et dans un grand nombre de cas il n'est accordé à ces malheureuses enfants aucun moment de repos, même pour manger ; elles doivent prendre leur repas en travaillant. Dans presque toutes les filatures de coton les métiers fonctionnent jour et nuit. Le travail de nuit, avec son mélange d'hommes, de femmes et d'enfants, favorise la plus grande immoralté. Quant aux moyens de répression usités dans le travail, ils sont de peu plus barbares. Les enfants sont fouettés sans qu'aucune loi limite le nombre des coups ; parfois ils sont punis de cachot ; d'autres fois ont les contraint à travailler en réduisant leur ration alimentaire ; souvent leurs maigres salaires sont tellement réduits par les amendes qu'il ne leur reste plus rien lorsqu'ils quittent l'usine, à la fin de leur contrat. Et le travail en lui-même est des plus pénibles pour les hommes ; pour les enfants il est au-dessous de toute description.

Il est donc naturel qu'un tel état de choses ait éveillé la conscience des travailleurs japonais. Aussi les meilleurs d'entre eux commencent-ils à éléver la voix pour protester contre de semblables horreurs. Grâce à leur activité, les modernes idées révolutionnaires, sous la forme de l'anarchisme ou du socialisme, vulgarisent le sentiment de la solidarité internationale des opprimés contre leurs oppresseurs. Le gouvernement qui, au cours de la dernière guerre, permettait que les écrits révolutionnaires circulent parmi les soldats russes fait prisonniers, se trouve maintenant face à face avec l'esprit grandissant de la révolte chez ses propres sujets.

Il y a au Japon, comme partout, plusieurs tendances révolutionnaires : les marxistes, qui ont pour chef Katayama ; les anarchistes ou « Kropotkinistes », connus également sous le nom de « socialistes alliés » dont le représentant le plus éminent est Denjiro Kotoku. Le mouvement, cela va de soi, est encore peu important. C'est la guerre avec la Russie qui a fourni le terrain propre à faire lever les premiers germes de révolte, et les persécutions gouvernementales qui ont suivis n'ont fait que les multiplier avec rapidité.

La réaction est devenue plus vive avec le premier ministre actuel, le baron Katsura,

qui, tout imprégné de l'esprit militariste et autoritaire prussien, a inauguré les procédures les plus rudes pour combattre les éléments avancés du pays. L'arrestation de Kotoku et de ses vingt-cinq camarades porte à son comble le mouvement réactionnaire japonais. Le récent appel que M. Katayama a adressé au bureau international socialiste en faveur des militants persécutés ne semble pas avoir produit beaucoup d'effet. Aussi le ministère Katsura est-il persuadé que sa proie ne lui échappera pas et il espère qu'en assassinant Kotoku et ses amis il exterminera l'esprit de revendication sociale lui-même.

Nos camarades de *Mother Earth* relèvent ensuite les réponses faites par les représentants du gouvernement japonais aux nombreuses protestations formulées aux Etats-Unis. Puis, parlant de la lettre à eux adressée par l'officieux « Agence orientale d'informations » nos camarades poursuivent :

M. Honda (représentant de l'agence) nous reproche de vouloir déconsidérer le Japon en exagérant les faits. Il est étrange qu'il n'en dise pas autant de M. Katayama, Japonais comme lui, qui protesta auprès du bureau international socialiste et dans la presse radicale du monde occidental contre les brutalités persécutions des socialistes au Japon. N'osera-t-il pas dire que M. Katayama déconsidère, lui aussi, son pays ?

Ceux qui déconsidèrent le Japon, ce nous semble, ce sont ses représentants officiels en disant que l'indignation croissante soulevée par la monstrueuse sentence est exclusivement anarchiste, et en essayant de décréditer ce mouvement ainsi qu'en assombrissant le caractère du docteur Kotoku. Mais comme nous ne compsons pas sur les sympathies des capitalistes américains pour sauver nos amis, peu nous importe !

M. Honda nous affirme que la doctrine socialiste est enseignée à la « Waseda université », mais il oublie d'ajouter qu'il s'agit d'un socialisme qui pourrait contresigner un Leroy-Beaulieu.

« Le parti de Kotoku, écrit M. Honda, est bien plus que le parti socialiste, destructeur de l'ordre et de la morale établis ; c'est pourquoi il ne rencontre point de sympathie dans la presse ; tout au contraire, le peuple en général le méprise lui et ses amis. » Que les classes dirigeantes, au Japon, n'éprouvent aucune sympathie pour Denjiro Kotoku, nous le comprenons. Il en est de même pour la France, où la bourgeoisie est heureuse de savoir Hervé en prison, ou encore pour nos dirigeants vis-à-vis de Debs et de Warren. Mais il suffit pour nous de savoir que Kotoku et ses amis sont sur le point de périr pour que nous fassions appel, au nom de la justice et de la solidarité, à la plus véhément protestation.

Les faits (?)

Le *Journal*, puis *l'Humanité* ont publié les portraits de quelques-uns des camarades inculpés ; ce sont : Kotoku, Mme Kano, un employé d'usine électrique, un orfèvre, Morimura et Niimura, cultivateurs. Voici maintenant ce qu'écrivait Ludovic Naudeau, auteur de très intéressantes études sur le Japon, dans le *Journal* du 26 décembre :

A la fin de mai dernier, les propriétaires d'une vaste carrière, située dans la province de Nagano, s'apercevaient que certains de leurs ouvriers leur dérobaient continuellement de petites quantités de dynamite. La police, prévenue, découvrait que dans des districts très reculés, au fond des montagnes les plus sauvages, de mystérieux individus expérimentaient certains engins explosifs. Des débris de bombes, mêlés à des fragments de rochers fracassés, étaient recueillis par les détectives. L'arrestation suivante de quatre ouvriers de la carrière faisait découvrir les autres conspirateurs ; on incarcérait des paysans, des jardiniers, des mécaniciens, un pharmacien, un orfèvre, trois bonzes bouddhistes, sans parler de Kotoku, qui paraissait avoir dirigé le complot, et de sa maîtresse, une femme de vingt-neuf ans, qui a autrefois fait ses études à l'école supérieure des jeunes filles. Que trois bonzes

Il y a 14 mois...

Le 17 octobre 1909, à la nouvelle de l'assassinat par les moines du vaillant Ferrier, 35.000 manifestants brisaient bancs et bacs de gaz ; des tramways étaient culbutés ; le valeureux Lépine l'échappa belle et l'agent Dufresne tombait sur le champ de bataille. Mais Ferrier était mort ! Le crime était consumé !

Actuellement en Russie, Sazanoff et de nombreux révolutionnaires viennent de succomber. Au Japon, 26 camarades sont condamnés à mort pour le crime de penser !

Attendrons-nous qu'ils soient sacrifiés pour agir ? Aux révolutionnaires d'y songer !

Ira-t-il au Bagne ?

Le pourvoi en cassation du jugement qui condamne Durand, le secrétaire des charbonniers du Havre, à mort, est rejeté.

Le sort de ce camarade est donc maintenant entre les mains du Président de la République. Tout le monde s'accorde à croire que Durand ne sera pas exécuté. Nous acceptons volontiers cette hypothèse ; mais un fait abominable demeurerait : la condamnation au bagne.

La classe ouvrière laissera-t-elle l'un des siens, innocent, partir pour la Guyane ?

C'est ce que nous verrons.

Qu'on ne l'oublie pas, si le prolétariat se prépare à une action énergique ; si les révolutionnaires ne se concertent et ne s'unissent pour créer l'agitation violente et même la révolte, seuls moyens qui nous semblent capables de mettre à la raison nos maîtres : Durand s'embarquera bientôt à l'île de Ré !

AIDEZ-NOUS !

Tous les camarades sont convaincus qu'une feuille anarchiste de *COMBAT* est d'une nécessité absolue. Le *Libertaire* n'atteint pas la perfection, c'est entendu ; mais qui l'atteint ? Nous faisons en tout cas tout ce que nous pouvons pour obtenir le meilleur résultat possible, et nous obtenons mieux encore si ceux qui me font que nous critiquent nous aident.

Un certain nombre de camarades ont répondu à nos appels ; nous les remercions vivement et nous les prions de nous continuer un appui dont nous avons toujours grand besoin. Nous voudrions maintenant nous adresser aux autres en leur disant qu'on ne se rend pas compte, en général, des efforts, de la ténacité, des sacrifices qui représente le maintien d'une révolution comme celle-ci, dont les ressources sont si minimes. Pour s'en faire une idée, il faut lire dans l'un des derniers « Cahiers de la Quinzaine » ce passage, entre autres, de Charles Péguy :

Je travaille et je produis depuis quinze ans ; j'ai écrit quatre ou cinq mille pages. J'ai lu et mis en pages vingt ou trente mille pages d'épreuves. J'ai fabriqué, publié, géré, mis en vente vingt ou trente mille pages d'impression. Je suis complètement ruiné une première fois, les miens et moi, pour la fondation de ces cahiers. Je m'y suis ruiné constamment à mesure que me refaisais. Je m'y suis ruiné définitivement la santé... Moyennant quoi je suis infinité moins sûr du lendemain que quand j'avais vingt-cinq ans.

A ce jeu, on le comprend, les plus fortes énergies finissent par sombrer. Pour continuer la bataille sociale depuis si longtemps engagée, au *Libertaire*, nous sommes bien peu ; que tous les camarades y pensent et ne nous ménagent pas leur appui !

Les camarades dont l'abonnement est échu sont instantanément priés de le renouveler afin d'éviter des frais de recouvrement inutilement dispendieux.

AVIS

Nous prions instamment nos correspondants de bien vouloir adresser désormais tout ce qui concerne la rédaction à **SILVATRE**.
Tout ce qui regarde plus particulièrement l'administration devra être envoyé à **PIERRE MARTIN**, au **Libertaire**, 15, rue d'Orsel.

La Répression : Et après ?

Le mouvement d'évolution de la classe ouvrière traverse une phase qui complera dans l'histoire des peuples.

La répression qui sévit à l'heure présente n'est pas particulière à un pays, à l'Europe, elle est mondiale.

En France, le syndicalisme étant sorti de son corporatisme étroit pour combattre à outrance l'état social actuel sous toutes ses formes ; les syndicalistes clamant bien haut la volonté qu'ils ont de voir l'exploitation de l'homme par l'homme cesser, et leur espoir en la réalisation d'une société plus juste et plus harmonieuse ; le syndicalisme a vu se dresser devant sa marche ascendante le bloc de tous les privilégiés, les exploitants, les capitalistes.

C'est pourquoi nous voyons les militants traqués, emprisonnés, persécutés ; c'est pourquoi nous voyons la complicité morale atteindre tous les hommes dont les idées, les actes convergent vers la société nouvelle.

Après Jour, secrétaire des serruriers, condamné à un an de prison pour avoir été l'organisateur d'un mouvement de grève, nous voyons Gorian, condamné à 30 mois de prison et 5 ans d'interdiction de séjour, parce qu'il était intelligent et propagandiste, et comme tel rendu responsable d'une révolte d'exploitants.

C'est pourquoi 3.000 cheminots ont été révoqués ; mais devant le sabotage systématique pratiqué par les serfs de la voie ferrée, à la vue des locomotives partant seules, les Rothschild et consorts doivent mettre les pouces, et les réintégriations se font.

C'est pourquoi, éprouvant le besoin de frapper un grand coup, la bourgeoisie, représentée par les douze jurés de Rouen, a condamné à mort le secrétaire de syndicat Durand, et au bagne trois autres grévistes.

Si l'on essaye de mêler le secrétaire de la Bourse du Travail de Rouen, le camarade Torton, aux faits et gestes du déséquilibré soldat Burat, de qui la mère elle-même reconnaît la folie des grandes dont est atteint son fils, en conseillant de ne donner aucune importance aux dires de ce malade, c'est que, là encore, la bourgeoisie, sentant le terrain se dérober sous ses pas, veut enrayer la propagation des idées antimilitaristes.

En Allemagne, les événements de Moabit nous montrent que les exploitants, abandonnant peu à peu leur tactique

modérée et d'entente avec le patronat, commencent à se révolter ; car, quoi qu'en disent les social-démocrates allemands, les émeutes de Berlin étaient nées des émeutes populaires.

L'action directe mise en pratique dans la dernière grève des mineurs du Pays de Galles prouve le progrès fait par les idées révolutionnaires dans ce peuple, pourtant de tempérament peu emballe et particulièrement parlementaire.

Les pillages, les incendies, les tueries dont furent victimes nos camarades Argentins prouvent aussi que leur propagande énergique portait ses fruits ; et ces événements ont une fois de plus édifiés les masses sur ce que peut être un gouvernement républicain bourgeois, fût-il des plus démocrates.

La répression terrible qui sévit en Russie et au Japon n'est-elle pas, là-bas encore, l'indice de l'effervescence qui règne chez ces peuples.

L'assassin couronné de Tsarskoïe-Selo éraignant nos camarades révolutionnaires même enfermés dans les bagnes sibériens, ne les force-t-il pas à se suicider pour échapper aux humiliants et douloureux châtiments corporels. Car c'est ainsi que nous apprenons la mort du vaillant Sazonoff, l'exécuteur du ministre de Plehwe. Les étudiants et les étudiantes protestant devant de telles atrocités, sont à leur tour massacrées. La

semaine dernière, pendant un meeting, organisé par la jeunesse russe, les cosaques ont chargé, sabre, fusillé plusieurs étudiants et étudiantes ; 300 jeunes gens furent arrêtés et sont emprisonnés.

Le Japon, où l'exploitation de l'homme et de la femme, par suite du développement de l'industrie, est encore plus terrible qu'en Europe, les Briand japonais ne sont-ils pas sur le point de mettre à mort 26 de nos camarades propagandistes, dont l'action efficace effarouche les bourgeois de ce pays.

Tous ces faits nous montrent bien que nous assistons, à l'heure présente, à un corps à corps entre exploitants et exploités. Les premiers qui partout se réclament de la légalité, n'en emploient pas moins la manière forte pour tâcher de mater les mutins, pour essayer d'arrêter le flot montant de la Révolution. Et nous constatons que si la classe ouvrière ne veut tomber dans la lutte, définitivement écrasée, il est grand temps qu'à son tour elle se prépare, elle se décide à frapper de grands coups !

A. Dauthuille.

Des imbéciles crient à la fatalité. D'autres imbéciles — des juges — s'engagent sérieusement à incriminer les pauvres bougres de chauffeurs et de mécaniciens échappés par chance à la mort. Sinistre comédie !

Chaque fois que l'on a recherché sérieusement les causes d'un accident de railay, on s'est aperçu qu'il était dû à l'insuffisance du matériel et surtout des signaux, d'une part ; à la fatigue et au surmenage, de l'autre.

Les travailleurs mécaniciens, chauffeurs ou employés de la voie ont une responsabilité écrasante et qui nécessite une attention de tous les instants.

Une telle besogne leur est imposée des dix, douze et seize heures, à travers toute la rudesse et l'inclémence des intempéries.

La lésinerie des grandes Compagnies le veut ainsi.

Joignez à cela l'encombrement actuel, les fatigues de ce personnel brisé, démolé par d'odieuses répressions, décapité au moment du plus grand effort à fournir, de trois mille de ses meilleurs membres.

Que des accidents tragiques se produisent — et ils se sont produits comme toujours au moment des grandes fêtes, alors que l'augmentation du trafic, les trains spéciaux rendaient la tâche encore plus compliquée et plus ardue, il ne faut pas s'en étonner, il faut admirer que l'héroïsme des travailleurs de la voie rende ces drames aussi rares.

Dans une société harmonique, où l'on ne demanderait à chacun qu'un effort en rapport avec ses forces, de pareilles tragédies deviendraient à peu près impossibles.

Mais dans le siècle où nous sommes, les vies humaines sont peu à côté des billets de banque.

ET ROUSSET

Les autorités militaires se déclinent, paraît-il, à reconnaître qu'Aernoult est mort dans des conditions peu normales.

La détention de Rousset en devient d'autant plus scandaleuse, de Rousset condamné pour avoir révélé le meurtre de son camarade.

Qu'attend-on pour le libérer ?

JEUNES-TURCS
Le gouvernement de Constantinople supprime sans scrupule les journaux et groupements qui lui déplaisent, y compris les feuilles et partis socialistes.

Les Jeunes-Turcs étaient libéraux... du temps d'Abd-ul-Hamid.

Ils sont maintenant au pouvoir.

A PRAGUE
Les fripouilles du tribunal militaire de Prague ont condamné à un an de réclusion l'ingénieur Bariele, qui, enrôlé dans la marine, avait été surpris faisant de la propagande anarchiste à ses compagnons de servitude.

Malgré toutes les répressions, c'est partout qu'explosent l'esprit anarchiste et l'antimilitarisme.

DIRES D'EXPERT
Dans les groupes libertaires, affirme un « compétent », on ne s'occupe que d'espéranto et de néo-malthusianisme.

Et voilà comment on écrit l'Histoire.

LE GRAND PARTI
Ces libertaires futilles se feraient pourtant excuser en entrant dans le grand « parti révolutionnaire » qu'on projette pour eux depuis si longtemps.

Et leurs « chefs », pourraient s'asseoir au syndicat des généraux, à la droite de Jaurès et de Jules Guesde.

Avis aux amateurs.

PAS DECOUTÉS
Ce sont les conseillers municipaux de la bonne ville de Brignoles, qui s'honorent d'être représentée au Sénat par le sinistre Clemenceau.

Dans une de ses dernières séances, le Conseil vient de donner, par acclamations, le nom de cette illustre fripouille à l'une des rues de la ville.

Empressons-nous de féliciter les nobles édiles et pour que, dans leur ignorance, ils n'oublient de mentionner les principaux titres de gloire de l'odieux personnage, proposons-leur le libellé de la plaque indicatrice :

RUE GEORGES-CLEMENCEAU
Ex-premier Flic de France
Ordonnateur des massacres ouvriers de Narbonne et de Villeneuve-Saint-Georges

REPUBLIQUES
Tandis qu'au Portugal on légifère fortement contre le droit de grève, aux Etats-Unis on continue à massacer les ouvriers.

Le 15, la police sévissait, à Chicago, contre les tailleurs en grève ; deux morts, de nombreux blessés.

Vivent les Républiques !

TROP DE ZELE
Au bagne espagnol de Figueiras, deux patrouilles de garde ont échangé des coups de fusil.

À la faveur de la nuit, ces excellents militaires s'étaient réciprocement pris pour des « malfaiteurs » en flagrant délit d'évasion.

Résultats : un caporal tué, un capitaine blessé.
Encore des victimes du « devoir » !



BIRIBIS DE FRANCE

De malheureux disciplinaires — punis de prison — étaient enfermés ensemble à Cézénan. Ces hommes, dit un journal bourgeois, « se demandaient comment passer leur temps ». Ils songeaient à quitter l'île paradisiaque.

Ils avisaient un morceau de fer dans la maçonnerie, et l'ayant détaché, ils l'ajousserent contre une pierre au point de le rendre tranchant comme un couveau.

Une idée folle avait surgi dans le cerveau de l'un d'eux, ils se coupèrent chacun un orteil... on les enverra à l'hôpital... on les réformerait probablement.

Et l'opération commença, interrompue par la venue d'un surveillant. Deux disciplinaires s'étaient déjà mutilés qu'on a transportés à l'hôpital de Saint-Malo.

« Cet événement est due, disent les officiers du détachement, au désavantage qui règne parmi les disciplinaires... »

Plaisante explication, en vérité !

Quand des hommes prennent un parti aussi désespéré, s'infligent une mutilation aussi douloureuse, ce n'est pas simplement pour se donner une distraction.

Il faut que ces hommes aient bien souffert pour en venir à de telles extrémités. Que les bagnes militaires soient en Europe ou en Afrique, ils produisent, enfantent les mêmes désespérés.

CATASTROPHES

À la veille de Noël toute une série de catastrophes se produisent sur des réseaux français.

Des morts des blessés en quantité.

Moralistes, Médecins et Mouchards

Tandis qu'un spécialiste, illustre chevalier de la feuille de vigne, s'efforce à vouloir défendre notre pudeur outrageée, d'autres compétences dénoncent aux foudres des lois les réfractaires de la maternité.

Passons vite sur le sénateur qu'excite le deveté d'une actrice. Pour leur bonheur, le théâtre visé, l'auteur de la pièce et l'artiste ont assez de notoriété, pour que les appels à la police de Bérenger ne leur puissent apporter qu'un surcroit de réclame.

Mais la laideur du geste n'en subsiste pas moins. Et le souci de l'art ne m'importe pas seulement, ni le souvenir d'autres Tartuffes traduisant un Flaubert en Cour d'assises.

Ce qui m'émeut, c'est l'hypocrisie et la sottise de cette morale héritée des pharisiens.

La liberté sexuelle n'est pas la moindre à conquérir et les pudeurs imposées ne sont pas des moins grotesques d'enfante les mensonges sociaux.

A tout prendre, la vue d'une belle fille n'est beaucoup plus « morale » que celle d'un vieux sénateur tout habillé.

Et les autres flambeaux illustres de Faculté qui, d'une lumière éclatante, inondent les colonnes nationales du *Matin*...

Qu'ils sont beaux ces princes de la Science, quelle haute idée ils nous donnent de leur sacerdoce. Ceux-là aussi se

sont faits policiers. Ceux-là aussi demandent qu'on traque et qu'on sévisse.

Forts des confidences reçues, des confessions balbutiées par leurs clientes, ils requièrent contre des infortunées l'intervention des rigueurs publiques.

Il y a des femmes qui reculent devant la maternité. Il viendra peut-être un jour où la chose grave sera d'avoir infligé la vie à un être sans l'avoir entouré de toutes les garanties de bonheur.

On estimera peut-être un jour que la femme est seule maîtresse de sa chair.

Mais selon nos Codes, est criminelle celle qui se refuse à jeter à toutes les embûches, à toutes les cruautés d'une vie de paria un être frêle et dérisoire.

Elle est criminelle, celle qui risque la douleur et la mort plutôt que d'enfanter un malheureux.

Et ce sont des médecins qui réclament qu'on châtie des hommes qui savent quelques angoisses, quelques détresses, quelques duretés sociales déterminent ce qu'ils appellent « crime ».

Que voulez-vous, il faut de la chair fraîche, de la chair d'esclaves à nos maîtres, sauf à eux d'en faire, le cas échéant, de la chair à mitraille, de la chair à bâtons, ou de la chair à guillotine.

Il y a des drôles qui disent pour excuse : Il faut vivre.

Notre inamovible et nos Docteurs ne peuvent invoquer ce motif. Ils sont bien nantis, garantis de postes et siéges par notre République. Ils sont payés pour autre chose que pour faire ce métier.

De quelque côté qu'on se retourne, on ne verra donc plus que des policiers à Pétrus.

L'HOMME ET L'IDÉE

Ces pauvres messieurs de l'*Action Française* sont dans la désolation ; le Prince, leur Philippe bien-aimé désavoue nettement leur façon de lutter pour rétablir le trône de France, et déclare dans la *Correspondance nationale*, qu'il n'a plus rien de commun avec des hulublus tels que MM. Léon Daudet, Léon de Montesquiou, Henri Vaugeois, de Boislefontaine, Maurras, etc..

C'est dur de recevoir un pareil camouflet, quand depuis longtemps déjà on bataille en faveur de l'Idole, quand on a chanté, clamé, hurlé même les merveilleuses qualités de l'Auguste d'Orléans, Pauvres camelots ! pauvres ligueurs ! on les traite comme des énergumènes, et il ne leur reste plus à présent qu'à aller pleurer dans le giron de Madame la marquise de Mac-Mahon.

La cause qu'ils défendaient était loin d'avoir notre sympathie, mais pour ma part, j'admirai souvent avec quelle vigueur, quel juvénile enthousiasme, ils luttaiient, ils donnaient, recevaient des coups, dans une égale bonne humeur.

Aujourd'hui que la fleur de lys leur claque dans les mains, que le maître commande qu'on lui fiche la paix, qu'on les traite en gamins mal élevés, que vont faire les jeunes royalistes ?

Je sais bien qu'ils manifestent l'intention de continuer, de rester ce qu'ils furent jusqu'à présent, d'être plus royalistes que le Roi, et d'engueuler comme il le méritent, le comte de Larègle et l'Arthur Meyer du *Gaulois* ; mais, tout de même, ils doivent être profondément déçus, chagrinés, déçus. On ne reçoit pas impunément une telle douche, et, malgré qu'ils crient quand même « Vive le roi ! » ce roi leur a joué un bien vilain tour qui doit singulièrement refroidir l'amour qu'ils avaient pour sa personne.

« Eh bien ! mais, pourrait me dire un membre de l'*Action Française*, n'avez-vous jamais, dans votre vie de militaire révolutionnaire, éprouvé d'amères déceptions ; n'avez-vous pas vu de vos amis retourner leur veste, et de révoltés qu'ils étaient, devenir de parfaits bourgeois conservateurs ; mieux encore, oubliez-vous tous les rénégats, tous les profiteurs sans scrupules qui prirent le chemin de la révolution pour monter au pouvoir, et qui, une fois assis dans un fauteuil ministériel, furent les pires ennemis des révolutionnaires ? »

« Mais si, mais si, répondrai-je au royaliste, j'ai vu tout cela, mais qu'est-

ce que vous voulez que la conversion suive à des doctrines bien portées, de quelques équivoques bons hommes, nous fasse ?

Est-ce que l'Idée ne surgit pas aussi pure, lumineuse, toujours belle, toujours propre, après le retour à la fange de ceux qui voulaient la prostituer. Eh oui ! nous avons eu des déceptions, nous nous sommes trompés, nous avons accordé souvent notre confiance à des gens

re d'agir, restez donc tranquilles et fîchez-moi la paix !

Non rien ne nous arrêtera. Rien ne nous empêchera de répandre ce que nous croyons être la vérité et d'annoncer pour la venue de temps meilleurs, un credo alléger.

Eugène Péronnet.

LE BON TRAVAIL

Cette foule que vous voyez les matins d'hiver filer passivement vers les usines, le long des maisons que ne parviennent pas à éclairer quelques bacs de gaz, tant le brouillard est épais, cette foule s'émeut pourtant et s'agit à de certaines heures.

Quel cri de rage elle a jeté le soir où, au milieu d'un meeting, on lui a annoncé la lourde condamnation de Durand. Ce soir-là, elle serait allé volontiers se briser la tête contre les formidables murailles de la prison.

C'est qu'elle comprend qu'il faut maintenant lutter, puisque la bataille est engagée et que le capital est prêt à tout pour avoir la victoire.

Elle ne croit plus à l'entente du capital et du travail ; aux bons maîtres, aux bons dirigeants, elle n'a aucune confiance. Elle a vu qu'elle ne devait compter que sur elle-même et voici qu'elle s'est mise à l'œuvre.

Elle est entrée dans la voie révolutionnaire. Il ne s'agit plus d'augmentation de salaires, mais de la suppression du salariat. Il ne s'agit plus de lutte contre la férocité des patrons, mais de la suppression du patronat. C'est de transformation sociale qu'il est question à présent.

Le bourgeois, qui décidément veut faire des gaffes, fait tout pour hâter cette explosion de la colère ouvrière. N'a-t-elle pas tout dernièrement, à Rouen, par la voix de son député-maire, sommé les syndicats de se défaire de leur secrétaire fédéral, (trop anarchiste, dit-elle), dans le délai d'un mois, faute de quoi elle se verrait dans l'obligation de fermer la Bourse du travail. Bonne auvaine si les syndicats rouennais savent en profiter pour se débarrasser de la tutelle municipale, rendre la Bourse, où le mouchardage est établi à chaque porte, et s'installer définitivement chez eux. Il ne s'agit pas de discuter l'acte d'une municipalité réactionnaire. Après tout, il est très logique : on ne donne pas d'armes à ses ennemis.

Il y a trop de cris de haine et de vengeance, de douleurs et d'effrois. Il y a trop de révoltes individuelles, trop de grèves, trop de soulèvements collectifs pour que la situation actuelle puisse durer longtemps. La vieille société s'agit désespérément pour ne pas mourir. Elle frappe à droite, à gauche, un peu au hasard, comme une personne ivre, prête à tomber.

C'est à ce moment que vient se placer notre besogne la plus difficile. Il s'agit de montrer que la flamme qui est dans tous les coeurs humains est une flamme d'amour, que c'est de fraternité qu'elle est faite, qu'elle brûle en tous et pour tous. Il s'agit de montrer que nous pouvons faire de nos rêves une réalité...

Ce travail difficile, il ne faut pas attendre que la Révolution soit faite pour le mener à bien. Il pourrait être trop tard. Mais maintenant, puisqu'on a su mettre la révolte au cœur des travailleurs, tâchons d'extirper de leurs cerveaux cette crasse épaisse de préjugés qui l'empêchent de raisonner logiquement. Et d'abord, faisons tout pour que le cabaret soit déserté. Que peut-on attendre d'hommes au cœur obscurci par les vapeurs d'alcool ? Peut-on leur demander de se passer de maîtres ? Peut-on envisager avec eux l'organisation du mode de production à substituer au régime capitaliste ? Ils ne savent rien et s'ils ont su, ils ne se rappellent de rien. L'alcool a détruit en eux la compréhension, l'initiative, le besoin d'apprendre et d'agir. Oh ! ce ne sont pas tant les préjugés religieux qui gênent. Ils gênent, certes ! mais c'est plutôt parce que les préjugés religieux ne vont pas sans les autres : famille, patrie, honneur, etc.

Le besoin d'action existe pourtant en nous tous. Qui ne s'est risqué dans quelque entreprise plus ou moins dangereuse, ou notre liberté, notre santé, notre vie étaient en jeu ? A moins d'être un vrai pilier du cabaret, une véritable brute incapable de s'intéresser à quelque chose, il faut occuper et le corps et l'esprit. La bourgeoisie le sait et c'est pourquoi elle pousse tant la jeunesse à s'intéresser aux jeux, au théâtre et aux sports, sachant bien que, faisant cela, ils oublieront qu'ils sont exploités, ils ignorent qu'il y a une question sociale.

Et la Révolution est proche, elle est dans tous les coeurs ! Est-elle dans tous les cœurs ? Non. En bien alors, éduquons ! Eduquons si nous ne voulons pas que cette révolution soit la pire des réactions.

J'assisstais dernièrement à un concert donné par le Syndicat des chemins de fer (section de Sotteville), une section révolutionnaire, pourtant, et l'organisation avait été confiée à une société soit-disant, artistique qui ne sait que chanter les chansons les plus stupides, les plus malsaines. Quelle impression cela a dû laisser dans l'esprit des jeunes gens et des femmes qui étaient présents. Il y eut au cours de cette fête une causeuse assez intéressante ; ne croyez pas qu'à la sortie les auditeurs s'entretiennent des propos de l'orateur ; au lieu de cela, tous chantaient en chœur : « Bois, bois, bois ! », le dernier refrain idiot, genre Dranem, qu'un imbécile vint débiter sur la scène avec force grimaces.

Quelle bonne éducation ! Quels bons éléments révolutionnaires elle prépare. Pour que le syndicalisme soit considéré comme organisation hautement sérieuse et utile, il faut qu'il n'hésite pas à pénétrer tous les problèmes sociaux, et surtout, qu'il transforme la mentalité de ses membres. S'il ne fait

pas cela, il a tort de pousser à la révolution sociale.

Ce qui manque au peuple, ce n'est pas de la bonté, de la justice ; il est bon, il est juste ; ce n'est pas de l'intelligence, il en possède ; mais c'est un bon emploi de ses qualités. La science de l'action, de l'initiative, le désir de vivre, d'être lui-même, voilà ce qu'il faut lui apprendre. Qu'il impose le respect de sa dignité. Que chacun, sachant que son travail est utile à tous, s'unisse à tous pour produire sans engranger des parasites bourgeois. Il est temps d'attirer, de retenir la jeunesse. La poésie, la musique sont d'excellents moyens pour éduquer et amuser. Mais, de grâce, sachons choisir nos œuvres. De tout temps les opprimés eurent leurs poètes qui clamèrent leurs misères et revendiquèrent leurs droits. Sachons nous servir de leur génie pour ouvrir le cerveau et le cœur des jeunes générations.

G. Delgore.

Pour Durand

L'ESPÉRANCE, imprimerie communiste, vient d'édition une brochure extraite de la VIE OUVRIÈRE, revue syndicaliste, n° 29 du 5 décembre 1910.

Sous une forte couverture qu'illustre un vigoureux et mordant dessin de notre ami Grandjouan, se trouve un texte de 24 pages dans lequel, notre camarade Géroms, secrétaire de l'Union des syndicats du Havre, fait l'histoire de l'affaire Durand et montre toute l'iniquité de la condamnation.

Les militants puissent dans cette brochure une sérieuse documentation qui leur permettra de parler en connaissance de cause dans les réunions que l'on ne manquera pas d'organiser partout ; les groupes d'avant-garde pourront toucher le grand public en la répandant à bon compte.

Cette brochure tirée à 15 000 exemplaires est vendue aux groupes et syndicats 5 fr. le cent, port en plus. Les bénéfices de cette vente seront consacrés au tirage d'une deuxième édition ou versés pour la révision du procès Durand, qu'il faut que nous obtenions.

Les camarades de l'Espérance.

Adresser de suite les commandes accompagnées de leur montant à René Dollié, administrateur de l'Espérance, imprimerie communiste, 1 et 3, rue de Steinkerque, Paris.

Autour de l'Ouadai

Nos excellents députés socialistes n'ont pas beaucoup brillé dans l'interpellation sur l'Ouadai : ils n'ont pas d'écrits là-bas.

En fin de débat, ils ont tout de même, paraît-il, déposé leur petit ordre du jour, dont l'Humanité modestement ne cite que ces trois lignes : « Rappelant que le parti républicain a toujours condamné la politique de conquêtes coloniales. »

Que serait-ce s'il l'avait approuvé ? Depuis que nous avons le bonheur d'avoir des gouvernements républicains, les expéditions d'outre-mer n'ont pas discontinué.

De la Tunisie et du Tonkin jusqu'au Maroc et l'Afrique centrale, en passant par Madagascar et l'inoubliable expédition de Chine — de Jules Ferry à Briand, la série est édifiante.

Double avantage d'ailleurs à ces opérations : c'étaient, d'une part, de nouveaux champs d'exploitation acquis ainsi et d'autre part une main d'œuvre rendue docile par la terreur.

D'autre part on formait un corps d'élite d'officiers, on s'assurait des troupes fidèles et on sauvegardait l'esprit militaire qu'une trop longueoisiveté eut endormie.

Les républicains se ménagent les gens de l'Or et les gens du Sabre.

De nouvelles expéditions s'organisent au Centre africain, tandis que par ailleurs on envahit le Maroc.

Un beau jour, en face des révoltes suscitées ou des « complications internationales » on déclarera l'honneur du drapeau engagé ; on voudra hasarder la peau du milliers de jeunes gens...

Le parti républicain continue son œuvre.

MONTCEAU-LES-MINES

Il est d'usage chez les mineurs de fêter la Sainte-Barbe (1) qui tombe le 4 décembre.

A cette occasion, la Compagnie des Mines de Blanzy accorde à ses serfs, chaque année, un jour ou deux de repos, non payés, bien entendu. Il est vrai qu'elle leur donne une gratification de 4 francs pour les ouvriers du fond et quarante sous à ceux du jour.

Pourquoi cette différence ? Les mineurs proprement dits travaillent-ils donc davantage que leurs camarades d'en haut ?

Toujours est-il que ces jours-là sont dépensés en soulogeographies formidables. Le syndicat des ouvriers mineurs organise bien tous les ans une manifestation pour porter une couronne au monument de ceux qui sont morts pour enrichir la crapuleuse compagnie ; mais hélas ! cette mascarade religieuse n'attire plus guère les ouvriers qui, sans doute, préfèrent le masque. L'un vaudoit l'autre.

Cette année, la manifestation fut piteuse, à peine un millier de personnes suivirent le cortège, précédé des torchons rouges et des grosses lègumes politiques et syndicales du pays. L'on pouvait voir l'étagage des vêtements bedonnants des anciens ouvriers Bouré, Forest, Lardy, etc. Ce que la politique engrange les individus tout de même ! Et dire que ces cocos-là furent dans la purée, à certains moments, le citoyen Forest, entre autres, qui eut faim, lors de son renvoi de la mine, quand il essayait de dérocher la timbale de délégué mineur. Qui, mais ce temps-là est loin ; maintenant, la panse bien garnie, on fait bâtar des maisons !

Nous pensions avoir la visite, l'un de ces jours de fête, du sieur Cordier, secrétaire général de la Fédération du Sous-sol, en tournée de propagande dans le département. Mais par hasard (1) la réunion où il devait parler ne put avoir lieu que le vendredi suivant à Montceau. Il devait être accompagné de son copain, avec qui il a fait le voyage ministériel de Londres, le citoyen Merzelt. Mais, hélas ! ce dernier était devenu subitement malade.

Force fut donc à notre brave Cordier de faire sa halte seul, et il paraît que son succès ne fut pas très grand. Je ne citerai que la réunion de Perrecy-les-Forges, où les auditeurs étaient au nombre de cinq, m'a-t-on dit ! Dans ce patelin-là, les ouvriers ne s'intéressent guère à l'éloquence du bras droit à Basly, l'empereur de Lens !

A Montceau, il y avait tout au plus 150 personnes, et dont à peine la moitié de mineurs.

Cordier nous fit un déballage de ses idées réformistes, disant que les mineurs devaient combattre l'égoïsme corporatif, qu'ils devaient avoir confiance dans leurs délégués parlementaires ! Pas de politique dans le syndicat ! nous dit-il. Hélas ! il tombait bien, ici, dans un pays où le syndicalisme n'avait servi que de tremplin électoral. Mais les Bouvier, Forest et autres, comment ont-ils en leurs petites sinécures ? Et dans le Pas-de-Calais, les Basly, les Lamendin, comment ont-ils été élus ? Farceur de Cordier, va ! En as-tu du culot !

Sur la question d'égoïsme corporatif, le camarade Saunier (Jules) lui répondit en citant des faits sur la solidarité pratiquée dans le Pas-de-Calais pour les adhérents du Vieux Syndicat à Cordier. Il signala également les saletés publiées par le dépôloir, comme il l'appela, le Réveil du Nord, contre les militants de la Fédération syndicale, dont Cordier annonçait la disparition, mais qui existe encore. La fameuse unité n'est pas faite encore là-bas, vieux regard ! Les révolutionnaires, ou tout au moins quelques-uns, ne veulent pas être les poires à Basly et Compagnie.

Après Saunier, un autre jeune camarade syndicaliste vint, chiffré en mains, démontrant l'argumentation du réformiste parlementaire baslycot. Il fit le procès de la Fédération et principalement du comité fédéral, qui accusa de modérantisme et d'incapacité d'action. Cordier ne put que baufouiller des paroles incohérentes en réponse au jeune camarade qui opposa le syndicalisme révolutionnaire à l'inertie de la Fédération des mineurs et l'action directe au parlementarisme néfaste et briseur d'énergies. Le bulletin de vote n'est qu'un leurre, dit le camarade ; faisons nous-mêmes nos affaires, passons-nous des députés ! Bravo ! camarade Thévenet, continue et va jusqu'au bout ; viens avec nous et tu seras logique !

Puis ce fut au tour du camarade Girault, arrivé le même soir, de prendre la parole. Dans une belle péroraïsme, il démontre ce que sont réellement les individus comme Cordier qui, antimilitaristes d'un côté, sont patriotes de l'autre. Il nous expliqua ce qu'est la guerre, guerre entre nations et guerre sociale, celle de tous les jours. Pas d'équivoque, ajouta-t-il, tous les travailleurs doivent être révolutionnaires et, par conséquent, antipatriotes.

Cette réplique n'eut pas le don de plaire à M. Cordier, qui essaya de suite de déconseiller notre camarade en disant qu'il n'était pas syndicaliste, ni syndiqué.

A quoi Girault répondit qu'il n'était plus syndiqué depuis le jour où il avait manqué de respect à Sa Majesté Keuffer et qu'il avait été exclu de son syndicat pour ce grand crime.

Maintenant il était syndicaliste avec les organisations révolutionnaires qui faisaient de l'action, et antisyndicalistes avec les groupes du Livre ; il aurait pu ajouter : et des mineurs, qui sont à peu près nuls au point de vue du mouvement ouvrier révolutionnaire.

A l'Opéra-Comique on a repris *Louise* de Gustave Charpentier, cette œuvre par endroits assez anarchiste, a été à nouveau fort goûtée du public, surtout celui des petites places ; il est regrettable que l'on ne voie pas plus souvent *Louise* sur l'affiche ; ceci tient sans doute à ce que Madame la directrice n'y paraît pas. Nous regrettons l'une, mais nous sommes heureux de l'éclipse trop rare de l'autre.

Emile Guichard.

L'Agitation

Le Syndicalisme et le cas Durand

L'arrêt de la cour de cassation rejetant le pourvoi de Durand ne m'a nullement surpris. Ces dernières semaines je haussais les épaules lorsque certains syndicalistes paraient devant moi de l'espérance qu'ils avaient de voir la cour de cassation démolir le verdict de Rouen. Ces pauvres camarades, pensais-je, connaissent bien mal les chats-fourrés pour se bercer d'un aussi fol espoir. Mais maintenant que la sentence de Rouen reste debout, un peu plus inique par la consécration qu'elle a reçue de la Cour suprême, ne voilà-t-il pas que ces mêmes syndicalistes se sont fichus en tête qu'un geste de clémence présidentiel ne saurait manquer d'intervenir.

Ils appuient leurs dires sur le fait que les menaces de la C. G. T. inquiètent certainement les gouvernements et les obligent à bon gré à élargir le secrétaire du syndicat des charbonniers du Havre. En ce qui me concerne, de plus en plus sceptique, je crains fort que ces ultra-confiants courrent à une nouvelle déillusion. Pourquoi ? Parce que j'ai plusieurs raisons de croire que les menaces toutes platoniques des organisations ouvrières ne troublent guère la quétude des gens en place...

Ceux-ci en général et Briand en particulier, savent fort bien ce qu'est au fond le syndicalisme et surtout quels sont ses défauts. Un de ces défauts et non le moindre est de ne pas avoir conscience de ce qu'il est capable de faire. Exemple : Dans tous les syndicats on vote force ordres du jour, tous plus enflammés les uns que les autres, où les prolétaires se déclarent décidés de recourir à la grève générale pour obtenir la mise en liberté immédiate de Durand et la révision de son procès. Mais si se déclarent être prêts à faire un geste est quelque chose de bien, faire ce geste serait beaucoup mieux.

Les syndiqués français semblent avoir perdu tout esprit d'initiative individuelle... et cela par la faute du procédé d'instruction syndical employé jusqu'à ce jour. Les syndicats ne bougent, n'agissent que si l'ordre leur en a été donné par le comité directeur de la C. G. T.

C'est état de choses n'étonnerait pas, observé chez les Trade-Unions anglais ou dans les organisations allemandes ; mais en France il surprend d'autant plus que la grande majorité des syndicats affirment des tendances révolutionnaires.

Si véritablement, ainsi qu'on le crie à tous les échos, le prolétariat organisé était « conscient », est-ce que des faits aussi monstrueux que celui de Rouen pourraient se produire ?

J'affirme que non ou qu'alors le prolétariat y aurait répondu (sans propagande préalable) par une grève générale, non pas squelette, mais formidable. Cela ôterait sûrement aux gouvernements l'envie de reconstruire et souvent ils hésiteraient un peu plus à user de leurs forces coercitives, car ils sauraient avoir affaire à un prolétariat enfin « conscient ».

Le syndicalisme fait fausse route ; s'il veut vivre et être vraiment puissant, il doit changer. La fameuse phrase : « Dans le syndicalisme les indications pour une campagne quelconque doivent partir d'en-bas, du syndiqué même », ne devra pas rester plus longtemps lettre morte et seulement un morceau à effet pour orateur de réunion publique. Il est nécessaire que cela devienne une réalité et que l'éducation syndicale soit faite en ce sens.

Il faut que les militants disent bien aux syndiqués qu'ils ont en leur possession un moyen de protester énergiquement et non plus platoniquement contre les atteintes que portent les dirigeants à leur liberté et que chaque fois qu'une iniquité se produit ils n'ont pas à attendre un mot d'ordre d'un comité directeur, mais bel et bien à faire ouvre révolutionnaire en se mettant immédiatement en grève.

Tant que cette éducation ne sera pas faite, les bourgeois pourront se rire d'eux.

Si le syndicalisme français avait été vraiment énergique et qu'au lieu de voter ses ordres du jour en faveur du secrétaire de syndicat des charbonniers du Havre il se fût levé comme un seul homme, sans attendre un mot d'ordre, Durand et ses amis seraient libres à l'heure qu'il est et nos libertés acquises seraient, moins en danger.

Eugène Statof.

Les camarades qui nous font des commandes de librairie, sont priés de joindre à leur montant les frais de recommandation, tous les envois, à cette époque de l'année, devant être recommandés, sans quoi l'on risque beaucoup de ne pas les recevoir à cause de l'encombrement de la poste et des gares.

Communications

Bref, notre camarade fut compris par les auditeurs qui, à part une petite bande de crétins, l'applaudirent vigoureusement.

Il est probable que les organisateurs de la réunion ne comprenaient pas que leur ami Cerdier allait être remis de cette façon. L'antipas pour eux, cela leur retombe sur le nez.

J. Blanchon.

P.-S. — Je viens de lire dans le torchon des analfis : le « Socialiste de Saône-et-Loire » un petit compte rendu de la réunion à Montceau, où l'auteur fait l'éloge du bas-lyot, mais oublie (?) de parler de la contradiction de nos camarades.

Cela n'a rien d'étonnant de la part de ce camarard qui, depuis un mois, ne fait que publier des analfis d'un loutou contre la grève générale.

J. B.

ANGERS

Les beautés de l'Assistance publique

Une pauvre vieille de 82 ans, la mère Delaunay, tombait malade, dernièrement, sans pouvoir bouger de son grabat. Juste alors elle avait pu vivre miserabillement de menues besognes et d'aumônes ; maintenant, pauvre âme humaine usée par l'âge, la misère, la maladie, elle gisait là, seule, sans pain, sans feu, et serait morte de faim sans la solidarité de ses voisins.

Bientôt ceux-ci firent appel à l'Assistance publique ; mais ce n'est qu'au bout de cinq semaines que l'administration, si ironiquement nommée, se décida à faire prendre la malheureuse pour la transporter à l'hôpital !

J'avais bien essayé d'émouvoir les deux journaux soi-disant républicains de la ville d'Angers en leur signalant les faits ; les deux feuilles bourgeois au lieu de mettre l'administration en demeure d'agir, se bornèrent à insérer trois lignes d'appel à la charité !

Elle n'est, je le repète, qu'au bout de cinq semaines d'une misère effroyable, sans soins, sans aide, sans le moindre secours administratif, que l'Assistance publique, devant le scandale soulevé par la population, se décida à enlever la pauvre vieille de son méchant grabat où elle croupissait sur ses déjections.

Mais le plus triste, c'est que les travailleurs semblent approuver ces iniquités en achetant de préférence aux journaux révolutionnaires les feuilles bourgeois qui soutiennent toujours les crimes du pouvoir et de tous les exploitants.

Emile Hamelin.

ROANNE

Le meeting de samedi

C'est avec plaisir que nous avons constaté le succès de ce meeting contre l'immonde condamnation de Durand. La salle de la Bourse du travail n'a pas été assez grande pour contenir tout le monde : on a senti dans le monde ouvrier vibrer encore un peu de solidarité qui doit unir tous les exploitants devant l'ennemi commun, le capital.

Nous ne passerons pas en revue les discours des quatre orateurs qui ont su faire

pénétrer dans le cœur de cette foule les vrais sentiments de haine que devrait avoir la classe ouvrière en face de la répression sauvage de la classe capitaliste.

Il faut espérer, comme ont conclu les orateurs, que les travailleurs comprendront une fois pour toutes qu'il n'est que le regroupement que l'ouvrier puisera la force nécessaire, l'éducation qui lui manque, la cohésion qui rend les hommes forts, énergiques pour jeter bas cette société maudite.

Un ordre du jour a été ensuite adopté avec enthousiasme, flattant le sinistre Briand et sa bande et envoyant sa solidarité au camarade Durand et à sa famille. — D.

BIBLIOGRAPHIE

Les Hommes du jour (Numéro de Noël). Un très beau numéro (50 centimes, Fabre et Cie, 20, rue du Louvre), contenant des dessins en couleurs de Delanoy, Roubille et Poublot, des vers de Verhaeren, Rictus et les contes de Léon Werth, Marguerite Audoux, Louis Nazzi, etc.

PAR LA CHANSON

Vient de paraître : *La Chanson aux Chansonniers*, édition trimestrielle des chansonniers révolutionnaires (année 1915), collection unique de 35 chansons ou monologues, toutes les chansons avec musique. Franco 2 fr. 25. S'adresser au camarade Doublier, salle Jules, 6, boulevard Magenta, Paris X^e.

L'Anarchie. — Réflexions sur l'ouvrage du même nom de E. Zaccoli, par Roberto d'Angio, édition du *Libertario*. Une forte brochure, 1 fr. 50.

RESTAURANT COOPÉRATIF INTERNATIONAL

Nous informons nos lecteurs de l'ouverture, dans le centre de Paris, 3, place des Victoires, d'un restaurant coopératif. Ce restaurant vient d'être créé par un groupe de jeunes militants appartenant tous au Syndicat des garçons limonadiers, adhérent à la C.G.T.

Cette jeune coopérative a émis des parts d'1 cent francs payables dix francs en souscrivant et le restant cinq francs par mois. Nous engageons vivement les militants à aider cette jeune coopérative en prenant individuellement des parts d'intérêts et en faisant dans leurs organisations syndicales de la propagande pour elle.

Les camarades qui prennent leurs repas au dehors feront bien de faire une visite au *Restaurant Coopératif International*, 3, place des Victoires. Ils pourront y déjeuner ou y dîner pour un prix modeste et avec un service irréprochable, digne des meilleurs restaurants de Paris.

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du *Libertaire*, 15, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago	0 05	0 10
Aux Jeunes gens (Kropotkin)	0 10	0 15
La morale anarchiste (Kropotkin)	0 10	0 15
Communisme et anarchie (Kropotkin)	0 10	0 15
L'Etat et son rôle historique (Kropotkin)	0 25	0 50
Entre paysans (Malaïste)	0 10	0 15
Aux anarchistes qui ignorent (Ch. Albert)	0 10	0 15
A B C du libertaire (Lermont)	0 10	0 15
L'Anarchie (Malaïste)	0 15	0 20
L'Anarchie (A. Girard)	0 05	0 10
Evolution et Révolution (E. Reculz)	0 10	0 15
Argent et anarchistes (Beaure)	0 10	0 15
La question sociale (S. Faure)	0 15	0 20
Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure)	0 15	0 20
Organisation, initiative, cohésion (S. Faure)	0 10	0 15
Le Patriotisme par un bourgeois, suivi des Déclarat. d'Emile Henri	0 15	0 20
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam	1 25	1 35
Rapports au congrès antiparlementaire	0 50	0 60
Déclarations d'Etienne	0 10	0 15

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat	0 10	0 15
La chaise à canon (Manuel Devaillé)	0 15	0 20
Aux conscrits	0 05	0 15
Autres de pâcupus	0 10	0 15
Le Militarisme (Ficher)	0 13	0 15
L'antipatriotisme (Hervé)	0 20	0 15
Colonisation (Jean Gravé)	0 20	0 15
Contre le brigandage marocain	0 15	0 20
La Révolte du 17 ^e	0 10	0 15

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)

Pages d'histoire socialiste (Tchernoff)	0 25	0 30
La loi des salaires (J. Guesde)	0 10	0 15
Le droit à la paix (Lafargue)	0 10	0 15
Boycott et sabotage	0 10	0 15
Le Machinisme (Ficher)	0 13	0 15
L'antipatriotisme (Hervé)	0 20	0 15
Colonisation (Jean Gravé)	0 20	0 15
Contre le brigandage marocain	0 15	0 20
La Révolte du 17 ^e	0 10	0 15

CHANSONS

La Muse Rouge (Le père Lapurge), chaque chanson	0 15	0 20
En Normandie, chanson (M. Vernet)	0 10	0 15
Berceuse, avec musique (Madeleine Vernet)	0 20	0 25
Chansons de Ch. d'Avray	0 20	0 25
Chaque chanson	0 20	0 25

CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villa-franca	0 10	0 15
La mort de Ferrer (Leurs arguments)	0 10	0 15
Vues de l'Avenir social (12 cartes)	0 75	0 95
Vues de « La Ruche » (12 cartes)	0 60	0 70
Cartes postales anticléricales (10 cartes)	0 60	0 70

VOLUMES

ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkin)	1	1 10
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave)	2 75	3 25
La Conquête du Pain (Kropotkin)	3	3 50
Anarchisme (Elzach)	1 25	1 75
Les paroles d'un révolté (Kropotkin)	1 25	1 75
La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouvelle édition	2 75	3 25

Communications

Fédération communiste révolutionnaire. — Groupe du XIV^e. — Organisation d'un grand meeting contre la condamnation à mort du camarade Durand, sur le cas du soldat Lecoin et toutes les iniquités gouvernementales, pour vendredi 23 décembre, 111, rue du Château, Maison commune.

Nombreux orateurs inscrits. Entrée gratuite.

Jeunesse libertaire du XVIII^e. — Réunion vendredi 30, à 8 heures et demie très précises. Questions très urgentes. Les nouveaux adhérents sont priés d'y assister. Salle des Fleurs, 1, rue Saint-Jaume.

Fédération communiste révolutionnaire (groupe du XIV^e). — Réunion du groupe le lundi 2 janvier, à 8 heures et demie du soir. Causse d'un copain du groupe sur le communisme. Les camarades qui ne font pas partie du groupe sont invités à assister à la causse, 13, rue Niepce.

Fédération populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 5 janvier 1914, à 8 heures et demi, conférence publique et contradictoire, par M. Buisson, sur la « Anarchie et le mouvement ouvrier », par Pierre Dumas.

Libre Recherche (groupe d'études sociologiques du quartier Latin). — Salle de la Ligue Sociale, 16, rue Grégoire-de-Tours, le vendredi 30 décembre, à 8 heures et demi du soir, causse d'un copain du groupe sur le communisme. Les camarades sont invités à assister à la causse, 13, rue Niepce.

Invitation cordiale à tous.

Union syndicale des Ouvriers sur Métaux (Section du 20^e). — Salle des fêtes de la Bellevilloise, 23, rue Boyer, samedi 31 décembre 1913, à 8 heures et demi du soir, causse d'un copain du groupe sur le communisme. Entrée : 0 fr. 50, au profit de la Ruche.

Groupement inter syndical du XVIII^e, 7, rue de Trétaigne. — Mardi 3 janvier, à 8 heures et demi du soir, au siège, « Les Confites économiques et financières », partie : « Les Confites économiques et financières », par Sébastien Delais.

Groupe artistique syndical de propagande. — Dimanche 25 décembre, à 2 heures de l'après-midi, salle Ferrier, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, grande matinée lyrique et théâtrale, donnée par les Syndicats : Employés de la nation parisienne, Sûreté, Cie, Chocolatiers, Briqueteurs et aides, l'Union syndicale de la sellerie, avec le concours du groupe artistique syndical de propagande.

Groupement inter syndical du XVIII^e, 7, rue de Trétaigne. — Mardi 3 janvier, à 8 heures et demi du soir, au siège, à Penchot, « Les Confites économiques et financières »,